

Le Chemin de Fer.

La veu.—C'est vrai, monsieur. J'étais sa femme de chambre pendant plusieurs années, jusqu'à l'époque de mon mariage; et, après la mort de mon mari, elle m'a rappelé près d'elle; enfin elle m'a établie ici, en me disant qu'il était temps de me reposer; mais, qu'elle désirait avoir son amie—c'est comme cela qu'elle a daigné me nommer—auprès d'elle si elle était malade; ce qui n'arrive que trop souvent, la pauvre dame!

Har.—Il paraît qu'elle est adorée dans ce pays.

La veu.—Et avec raison, monsieur; elle est une ange de bonté; je ne sais ce qui arriverait à ceux qui auraient le malheur de la voir mourir.

Har.—Sa mort causera de grands changements ici, à ce que l'on dit au village.

La veu.—Oui, monsieur; ce n'est que trop vrai; ses terres, qui sont immenses, passeront à un cousin éloigné, dont le caractère ressemble fort peu à celui de madame.

Har.—N'a-t-elle pas d'enfants?

La veu.—Oui, monsieur; elle a une demoiselle, digne de sa mère, mais qui ne peut hériter que l'argent. C'est désolant, surtout quand on pense, que si madame n'avait pas eu le malheur de perdre son fils—

Har.—Y'a-t-il longtemps qu'elle a éprouvé cette perte douloureuse?

La veu.—Il y a dix-neuf ans, monsieur.

Har.—Le fils était donc enfant?

La veu.—Il avait quatre ans, monsieur. Le plus bel enfant qu'on ait jamais vu! Et puis le perdre comme nous l'avons perdu! [*Elle pleure.*]

Har.—C'était donc d'une maladie imprévue?